

RADIO 48



YVETTE GIRAUD
Que vous entendrez dans "La boîte à rêves" le lundi 5 janvier à 22 h. 15 (P.M.)
(Paris Radio 48 Radio Giraud)

VENDREDI 2 JANV.
SEMAINE DU
4 AU 10 JANVIER
13 FR.
ABONNEMENT 15 fr.
1948- N° 167
1^{re} ANNÉE

en toute



ERREUR N'EST PAS COMPTE

Si Mme Marchini, 1, rue J.-B.-Vire, à Toulon, félicite le Radio pour Constellation 48 et que personne ne sorte, M. Torlois, 2 bis, place du Champ-de-Foire, à Saintes, proteste par contre véhémentement à l'idée que certaine émission d'Irène Hilda pourrait à nouveau passer sur les ondes. Chacun ses goûts. Soyons conciliants. Une autre critique, plus raisonnée, celle-là, est signée de M. Lamblin, 101, rue Pasteur, à Moux-en-Barrois. M. Lamblin a entendu Christophe, d'André Delferrière, et il s'étonne que celui-ci ait pu présenter Fives-Lille comme un « petit village du Nord ». Fives-Lille, souligne en effet M. Lamblin, est un faubourg de Lille!

On dit bien, il est vrai, que Paris même est un grand village!

LAUREL ET HARDY

Un dimanche, les auditeurs de Constellation 48 ont été déçus : on leur avait annoncé Laurel et Hardy. Ceux-ci vinrent effectivement au studio et n'ouvrirent pas la bouche! Commentant l'affaire, j'avais écrit que ce n'était sûrement pas là un de leurs meilleurs sketches. Mais M. Lavaux, 30, rue de Cléry, à Paris, m'affirme que ce dimanche également, sur Paris-Inter, il a pu entendre une retransmission du cabaret Lido, avec Laurel et Hardy. Et cette fois-là, on les entendait. Ce détail n'efface pas l'histoire précédente, mais lui donne une suite moins désagréable. Je suis le premier à m'en réjouir.

RENSEIGNEMENTS

Pour M. Dueroq, au château de Coulbert (Seine-et-Marne) : désolé, ce n'est pas possible. — Pour Mlle Granatstein, 66, rue Raymond-Losserand, Paris (14^e) : adressez-vous 118, Champs-Élysées, Paris.

ON DEMANDE

M. Pierre de Chambord-Faucheur, boulevard de la Liberté, à Lille, nous demande de publier un reportage illustré de photographies sur la Salle Washington. Bonne note est prise. Idem pour Mme Monchalin, à Queyrières, par Saint-Julien-Chapteuil (Haut-Loire), qui demande un peu plus de musette et de musique militaire.

À propos de musique militaire, encore une lettre fort intéressante de M. Landelle-Duvergé, à Epernay, concernant les instruments à vent. M. Landelle-Duvergé me fait l'éloge du quatuor pour trois trombones et tuba « créé par l'éminent artiste Toulout ». Mais, demande-t-il, pourquoi n'y a-t-il pas de classe de tuba au Conservatoire? Le tuba, m'explique-t-il, est fils légitime du « serpent », et une classe de serpent avait été créée au Conservatoire par un arrêté du 21 octobre 1795. Irréductible!

Et pour terminer, les doléances de M. Salmon, à la Mission Française des mines de la Sarre, Forbach (Moselle). M. Salmon estime que le Journal Parlé n'est pas assez dense, pas assez fourni : « Il y a la politique, bien sûr, mais pour quoi pas l'économie, le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'histoire, les sciences, les lettres, etc. ». Et M. Salmon d'observer : « On nous inflige des rubriques hippiques, où nous bâillons à entendre l'énumération des rapports de chaque course. Pourquoi cette exception? ». Oui, oui... Mais il avait encore mieux à entendre ces rubriques que

de voir vos poches bâiller pour avoir encouragé le Pari mutuel avec un zèle excessif!

POSTES RÉGIONALES

Tandis que mon fidèle correspondant, M. D. M., au Palais Carlton (av. de la République, à Nice), demande pour les postes régionaux une plus grande autonomie, M. Jean Nougé, 10, rue Véhne, à Toulouse, parle en termes sévères contre Radio-Toulouse. Jugez-en :

« Je me dispose donc tout à l'heure à savoir, Orphée, annoncé par les programmes officiels, quand mon appareil, accordé sur Toulouse (chaîne nationale) s'est mis à débiter un « concert » indistinct de cuistres et de cabotins, dont on ne nous a pas même fait l'honneur d'annoncer le titre. J'ai dû m'adresser aux chétifs antennes de Bordeaux et de Marseille... »

« A-t-on définitivement arrêté de faire du poste de Toulouse le grand collecteur de tous les rogatons, de tous les déchets, de toutes les copies de programmes français? Et pour faire respecter les auditeurs de Toulouse, une grève massive des rediffusions sera-t-elle nécessaire? »

Je laisse lâchement M. Nougé s'expliquer avec les administrateurs de Radio-Toulouse.

QUELLES DE LANGAGE

Mais puisque M. Seguy est professeur au Lycée et chargé de conférences à la Faculté des Lettres, je lui demande amicalement de nous aider à résoudre un petit problème.

Dans une nouvelle publiée voilà quelques semaines par Radio 47, l'auteur écrivait : « Les fêtes battaient leur plein ».

Protestation d'un lecteur, dont je me fais l'écho : « son » est un substantif, qui signifie bruit. Il faut donc écrire : « Les fêtes battaient son plein ».

Cette petite affaire m'a valu à ce courrier-ci, et je m'en réjouis, nombre de lettres. Toutes approuvent les *« fêtes battaient son plein »*. Mlle A. L., 26, rue d'Artois, à Paris; M. Lavignes, 27, avenue Ledru-Rollin, à Paris; le Dr Mion, 18 bis, quai de la République, à Auxerre; M. Honoré, 7, rue des Ecoles, à Reims (qui cite à l'appui de « Les fêtes battaient son plein » le dictionnaire encyclopédique Quillet, page 4.454).

Une objection, par contre, celle de M. Pierre Dieudonné, 58, avenue Edouard-Vaillant, au Pré-Saint-Gervais. Il m'affirme qu'il était correct d'écrire « les fêtes battaient leur plein » et il s'abrite derrière l'autorité du livre *Les Locutions françaises* de Maurice Rat, édité chez Garnier : battre son plein, atteindre son maximum.

Ajouterai-je que M. Dieudonné est correcteur? Il a grand-raison de dire que « nous devons être sensible à tout ce qui touche notre langue, laquelle comporte pas mal de difficultés et de subtilités, ce qui en fait la beauté ». M. Dieudonné est orfèvre.

CHUT

À propos d'expressions erronées, le Dr Mion, cité plus haut, me signale également une faute que, d'après lui, on commet souvent : « Surprendre quelqu'un au saut du lit ».

« L'expression originale, et que je retrouve au fond de mes campagnes bourguignonnes », m'écrit le docteur Mion, est : *surprendre quelqu'un au chaud du lit...*

« Ce qui, d'ailleurs, ajoute mon correspondant, permet quelquefois au villageur humoriste de se rechauffer agréablement, si... »



Domage! Je ne puis reproduire intégralement les dernières lignes, si charmantes pourtant. Mettons qu'il s'agit d'un incident technique. Mais la preuve est faite : une fois de plus, que seuls nos médecins ont su conserver la tradition du libellage délicat.

Jean LAPLUME.

ADRESSEZ VOTRE CORRESPONDANCE AU COURRIER DES LECTEURS A " RADIO 48 " 24, rue Beaujon, Paris (8^e)

LES LIVRES

par Christian MÉGRET

LE DÉJEUNER DU LUNDI, par Jean DUTOURD

SOUS le titre de ce livre de M. Jean Dutoird (qui obtint l'an dernier le Prix Stendhal pour son « Complexe de César »), est inscrit le mot « roman ». Pourtant, « Le Déjeuner du lundi » (1) n'est pas un roman. Car, de toute évidence, la part de l'imagination, qui garantirait de la vérité romanesque, est nulle en cet ouvrage. Nous ne sommes pas en présence d'une histoire feinte : la feinte est tout à fait étrangère au naturel de l'auteur, lequel ne se soucie pas de conter des histoires (« Raconter des histoires », c'est dire, le genre de blagues). Non, « Le Déjeuner du lundi », c'est quelque chose qu'un critique du genre comparatif serait bien en peine de classer. Et qui, en outre, se prête à la définition aussi mal qu'à la classification.

On est tenté, en le lisant, de croire que c'est un compte rendu sténographique, un procès-verbal, une photographie. Et puis, le livre refermé, on aperçoit que cet amas de « petits faits vrais » est ordonné, que ces matériaux, qui d'abord ont l'air « brut », sont choisis, ajustés, passés au polissoir d'un style aisé, clair, précis. Si le rôle de l'auteur se réduisait, entre un père et un oncle qui sont de très familiers et très estimables Français un peu plus que moyens, comme tout bourgeois de ce pays en compte dans sa parenté. Or, il se trouve, tout au contraire, que « Le Déjeuner du lundi », c'est une œuvre qui appartient en propre à M. Dutoird.

Rien d'autres en ces pages, si l'on excepte le début où le décor est planté, que les conversations, autour d'une table, des trois personnages, conversations en forme de dialogue de théâtre, coupées de temps à autre, par de courts chapitres de commentaires. Fait remarquable, la durée de la lecture ne diffère pas sensiblement de la durée de l'événement. (Toujours celle-ci est supérieure à celle-là, sauf dans Proust, qui consacre un tome entier à un dîner dans le monde, car le monde, car le commentaire, alors, déborde de toutes parts. Et Proust me fait penser que j'allais oublier Hélène, la bonne de M. Dutoird père : Hélène, tyrannique, capricieuse et dévouée, n'est pas sans rappeler la célèbre Françoise.)

M. Dutoird n'a fait grâce à son père et à son oncle, d'aucun de leurs ridicules, d'aucune de leurs trivialités. Pourtant M. Dutoird n'est pas un observateur de l'espèce malveillante. Il n'a pas leurs tristes et étouffants « Quand vient la fin ». Chemin faisant, les portraits pointillistes s'éclaircissent. Ces deux galants bafters, amateurs de contrepéties et de récits de guerre (l'autre, celle de 14) à l'occasion, ils se haussent, et des preuves nous sont données de leur bonté, de leur finesse, de leur habileté professionnelle. On pensait qu'ils ne tiraient qu'à soufre et voici qu'ils émeuvent. Leur fils et neveu les juge exactement, mais il les aime tendrement. Sensible photographe!

Oui, c'est bien ça, oui c'est bien le portrait d'une famille française où les lecteurs reconnaîtront celui de la leur, à quelques variantes près.

(1) Robert Laffont, éditeur.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

ESTHER, par Jacques Soubrier (Ed. J. Susse).

Explorateur, journaliste, industriel, Jacques Soubrier a écrit ces titres et ces titres de romancier. Son premier roman, Esther, qui vient de paraître chez Susse, est un petit chef-d'œuvre de finesse, d'esprit et d'humour. Histoire vraie, histoire de pure imagination, histoire où la fiction se mêle heureusement à la vérité, peu importe. Le principal, pour nous lecteurs, est que Jacques Soubrier nous ait proposé une idée neuve qui se développe pour finir, assez tragiquement d'ailleurs, dans une atmosphère curieuse.

L'auteur, que nous pourrions soupçonner d'avoir tenu un jour un « courrier du cœur » dans un magazine, a noué son intrigue autour d'un micro. Une originalité, d'un âge certain, Esther, élevée selon les trop rigoureux principes d'une bourgeoisie de province, vivant seule, sans affection et sans amour, trouve un jour une évasion vers un monde plus doux, grâce à une voix entendue à la radio. Mais cette voix, dont elle est peut-être inconsciemment amoureuse, ouvrira pour elle les portes du malheur.

Jacques Soubrier a dépeint avec beaucoup de talent autour de la vieille fille, merveilleusement campée, tout un groupe de personnages indispensables à l'ambiance même du roman. Que ce soient les dames patronnesses acariâtres de Bizoul ou le curé timoré, que ce soit son hoberau paysan de cousin ou Mme de Ploche, sa mère, tous ont contribué à sa perte. Les uns et les autres, ont, volontairement ou non, guidé Esther vers son triste destin.

Le Mirage du Cinéma, par Samy Béracha (S.E.P.E.).

Tout semblait avoir été dit sur le cinéma depuis qu'écrivains et critiques consacrent au septième art des livres et des colonnes. Il restait pourtant à écrire ce que Samy Béracha nous offre avec le « Mirage du Cinéma ». L'auteur pose le problème du cinéma. Il est esthétique, mais il est aussi social, l'un des

problèmes sociaux les plus importants sur lequel on ne s'est pas encore penché, dont on n'a même pas posé les termes.

C'est cette lacune que Samy Béracha tente de combler après avoir répondu par une série de considérations critiques à la question suivante : « Le cinéma est-il un art? »

Ce livre satisfait tous ceux qui attendent des salles obscures plus de rêves et plus d'émotions de qualité qu'elles n'en offrent, en général, aujourd'hui.

LA TERRE LOINTAINE, par Gilbert Sigaux (Éditions du Bateau Ivre).

Gilbert Sigaux nous avait donné l'an dernier, avec Les grands Intérêts, un roman d'une grande puissance de concision; à tel point, même, qu'on pouvait lui reprocher une certaine sécheresse.

Dans La Terre lointaine, que viennent de publier les éditions du Bateau Ivre, nous retrouvons le même style net et rapide de Gilbert Sigaux, mais nous découvrons aussi une sensibilité intense. En lisant La terre lointaine, on ne s'attache pas aux rebondissements d'une action quelconque, mais à des personnages. Il nous semblait connaître, au moins pour en avoir souvent parlé, l'acteur raté, mais le personnage est ici renouvelé. L'histoire d'Arkov est celle d'un homme à qui la nature a donné toute l'ardeur d'un passionné en lui refusant le pouvoir de s'exprimer. Ce n'est plus un fantôme mythomane mais un être qui se consume.

L'histoire de Jean Vergennes, compagnon et témoin d'Arkov, est celle d'un homme en pleine possession de ses moyens, mais que des expériences multiples viennent troubler et mûrissent.

Arkov, par sa fin tragique, Vergennes, par la richesse de sa vie, nous laissent entrevoir l'un et l'autre une certaine générosité humaine. Gilbert Sigaux a su nous entraîner dans l'intimité de ses personnages, il nous communique une impression de dépaysement qui fait bien paraître la terre lointaine, en effet.

UN MILLION !

M. Bloch Mascart, Président de l'Entraide Française, a remis entre les mains de M. Porché, Directeur Général de la Radiodiffusion française, un chèque de 1 million de francs destiné aux œuvres sociales de la Radiodiffusion.

Ainsi, à son tour, est soutenue dans son effort, la Radiodiffusion qui tantôt prête sa voix aux appels de la solidarité française et tantôt organise elle-même les galas de la bienfaisance.



6 COURS GRATUITS pour CHANTER JUSTE ou LIRE la MUSIQUE en 3 MOIS

Rémy del Gir, 110, bd Magenta, Paris Joindre 30 fr. pour frais.

POSTES RÉGIONAUX

Tandis que mon fidèle correspondant, M. D. M..., au Palais Carlton Carabacel, avenue Bieckert, à Nice, demande pour les postes régionaux une plus grande autonomie, M. Jean Séguy, 16, rue Vélane, à Toulouse, peste en termes sévères contre Radio-Toulouse. Jugez-en :

« Je me disposais donc tout à l'heure à savourer Orphée, annoncé par les programmes officiels, quand mon appareil, accordé sur Toulouse (chaîne nationale) s'est mis à débiter un exécrationnable conciliabule de cuistres et de cabotins, dont on ne nous a pas même fait l'honneur d'annoncer le titre. J'ai dû m'adresser aux chétives antennes de Bordeaux et de Marseille...

« A-t-on définitivement arrêté de faire du poste de Toulouse le grand collecteur de tous les rogatons, de tous les déchets, de toutes les corvées des programmes français? Et pour faire respecter les auditeurs de Toulouse, une grève massive des redevances sera-t-elle nécessaire? »

Je laisse lâchement M. Séguy s'en expliquer avec les administrateurs de Radio-Toulouse.

QUERELLES DE LANGAGE

QUERELLES DE LANGAGE

Mais puisque M. Séguy est professeur au Lycée et chargé de conférences à la Faculté des Lettres, je lui demande amicalement de nous aider à résoudre un petit problème.

Dans une nouvelle publiée voilà quelques semaines par *Radio 47*, l'auteur écrivait : « *Les fêtes battaient leur plein* ».

Protestation d'un lecteur, dont je me fais l'écho : « son » est un substantif, qui signifie *bruit*. Il fallait donc écrire : « *Les fêtes battaient son plein* ».

Cette petite affaire m'a valu à ce courrier-ci, et je m'en réjouis, nombre de lettres. Toutes approuvent *les fêtes battaient son plein*. M^{lle} A. L..., 46, rue d'Artois, à Paris; M. Lavignes, 27, avenue Ledru-Rollin, à Paris; le Dr Mion, 18 bis, quai de la République, à Auxerre; M. Honoré, 7, rue des Ecoles, à Reims (qui cite à l'appui de « *les fêtes battaient son plein* » le dictionnaire encyclopédique Quillet, page 4.454).

Une objection, par contre, celle de M. Pierre Dieudonné, 58, avenue Edouard-Vaillant, au Pré-Saint-Gervais. Il m'affirme qu'il était correct d'écrire « *les fêtes battaient leur plein* » et il s'abrite derrière l'autorité du livre *Les Locutions françaises* de Maurice Rat, édité chez Garnier : battre son plein, atteindre son maximum.

Ajouterai-je que M. Dieudonné est correcteur? Il a grand-raison de dire que « nous devons être sensible à tout ce qui touche notre langue, laquelle comporte pas mal de difficultés et de subtilités, ce qui en fait la beauté ». M. Dieudonné est orfèvre.

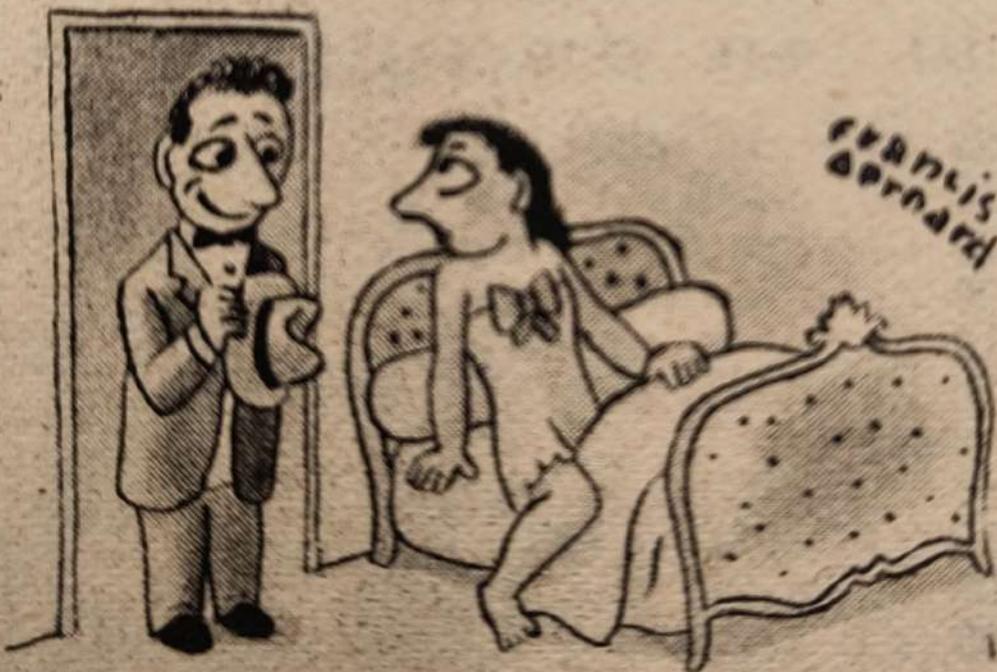
CHUT

CHUT

A propos d'expressions erronées, le Dr Mion, cité plus haut, me signale également une faute que, d'après lui, on commet souvent : « Surprendre quelqu'un au saut du lit ».

« L'expression originale, et que je retrouve au fond de mes campagnes bourguignonnes, m'écrit le docteur Mion, est : *surprendre quelqu'un au chaud du lit...* »

« ...Ce qui, d'ailleurs, ajoute mon correspondant, permet quelquefois au visiteur hivernal de se rechauffer agréablement, si... »



Domage ! Je ne puis reproduire intégralement les dernières lignes, si charmantes pourtant. Mettons qu'il s'agit d'un incident technique. Mais la preuve est faite, une fois de plus, que seuls nos médecins ont su conserver la tradition du liberti-nage délicat.

Jean LAPLUME.